

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

QU'À JAMAIS
J'OUBLIE

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Dernier été pour Lisa

Un autre jour

VALENTIN MUSSO

QU'À JAMAIS J'OUBLIE

Roman



Pour les citations au fil du texte :
René Char, *Feuillets d'Hypnos*, © Éditions Gallimard, première parution en 1946.
Louis Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, © Éditions Gallimard, première parution en 1942, nouvelle édition en 1948.
Milan Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, © Éditions Gallimard, première parution en 1984, traduit par François Kérel, revu par l'auteur dans une nouvelle édition 2020.

© Éditions du Seuil, mai 2021.

© À vue d'œil, 2021,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0529-5

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie ;
Craintes et souffrances
Aux cieux sont parties.

Arthur Rimbaud,
« Chanson de la plus haute tour »

Plonger...

Sentir son corps fendre la surface tremblante de la piscine et renaître aussitôt, glisser miraculeusement sous l'eau, les jambes jointes parallèles au fond – une course vite ralentie qu'elle relancera d'un battement des pieds –, retenir sa respiration, le plus longtemps possible, jusqu'à sentir sa cage thoracique opprimée par le manque d'air, puis remonter lentement, en se disant que quelque chose, peut-être, vous empêchera d'atteindre la surface et vous attirera inexorablement vers le fond. La surface, elle l'atteint pourtant, recrache l'eau chlorée, fait quelques brasses avant de replonger.

Les rires des enfants ne lui parviennent plus qu'à travers un mur ouaté. Ses yeux la piquent. Elle distingue des jambes énergiques qui s'agitent, le fond rouge vif d'un matelas

pneumatique. Dans l'eau, elle retrouve immanquablement au bout de quelques secondes son agilité de jeune fille, comme si le poids des ans n'avait plus de prise sur son corps. Le monde s'efface autour d'elle. Cette piscine d'un hôtel du sud de la France ne lui paraît plus tout à fait réelle.

Le lac... Elle a seize ans. Miroitement de l'eau devant elle. Cheveux blonds et peau brûlée par le soleil. La baignade quotidienne, volupté solitaire et silencieuse qu'elle goûte avec l'innocence déjà perdue de l'enfance. Ce ne sont pas à proprement parler des souvenirs, plutôt des sensations prisonnières des pores de sa peau, la mémoire vivante des membres.

Encore quelques brasses et elle prend appui sur le bord de la margelle. Elle regarde alentour, observe : corps alanguis sur les serviettes de bain, rafraîchissements posés sur les tables basses en aluminium, enfants se poursuivant autour du bassin sous les réprimandes de leurs mères.

Dès qu'elle sort de l'eau, la magie cesse d'opérer. Ses jambes se font lourdes, la fatigue s'insinue en elle, rancunière. Elle enlève son bonnet de bain et libère sa chevelure. Les membres ruisselants, elle regagne rapidement son transat. Quelques secondes suffisent pour qu'elle sente les yeux des gens posés sur elle. Malgré son âge, elle a parfaitement conscience de sa beauté et du pouvoir qu'elle exerce encore sur les autres. Sur des hommes plus jeunes qu'elle. Il y a du désir dans leur regard, un désir un peu honteux, vite refoulé. Elle guette souvent ces cruels instants de bascule : quand, d'abord attirés par elle comme par un aimant, ils détournent rapidement la tête, coupables d'avoir pu éprouver, ne fût-ce qu'une seconde, une attirance pour une femme parfois beaucoup plus âgée qu'eux.

Elle n'a pas toujours été belle. À quinze ans, ses traits étaient ingrats, ses allures garçonnières, sa démarche dénuée d'élégance.

Les rares photos de cette époque le montreraient avec une féroce vérité. Mais elle n'a nul besoin de ces photos. L'image de ses quinze ans est gravée dans sa mémoire. Ce visage de garçon manqué est le seul qui ait vraiment été le sien. C'est celui qu'elle aurait aimé conserver. Mais, l'été de ses seize ans, la métamorphose s'est produite, inattendue, irréversible : une silhouette fine, des muscles discrets, un visage affiné, une poitrine trop saillante sous les robes blanches de jeune fille modèle. Elle ne s'est plus jamais reconnue dans ce corps. La beauté peut être un fardeau plus lourd à porter que la laideur. Cela, peu de gens sont capables de le comprendre.

Près de sa serviette traîne un best-seller qu'elle a acheté dans la petite boutique de l'hôtel, mais dont elle n'a pas réussi à passer le premier chapitre, par manque d'intérêt.

C'est alors qu'elle va s'allonger qu'elle le voit de l'autre côté. À vrai dire, elle ne le reconnaît pas instantanément ; elle aurait

d'ailleurs préféré que la reconnaissance soit immédiate, brutale, sans équivoque. C'est d'abord comme une présence – cette sensation inexplicable que quelqu'un vous épie –, même si l'homme ne la regarde nullement. Il lui faut du temps avant que cette sensation se transforme en pensée rationnelle. Elle cligne des yeux à plusieurs reprises pour être sûre. Elle ne comprend pas comment elle a pu ne pas le remarquer avant. Est-il arrivé tandis qu'elle nageait ? Ou était-il déjà là ? Quelle probabilité y a-t-il que ce soit lui ? *Vraiment* lui.

Elle l'observe, sidérée. Quelque chose remonte en elle, pareil à une lame de fond, qui finit par saisir tout son être. Elle ne peut plus bouger. Sa nuque est raide. Ses bras immobiles collés à ses cuisses. Son corps n'est plus son corps. Elle ne sent plus que les gouttes d'eau ruisseler de ses cheveux jusqu'à son front.

Il est étendu auprès d'une femme aux cheveux gris. Il porte un maillot de bain

à rayures remonté jusqu'au nombril. Son corps est laid, avachi. Elle est incapable de lui donner un âge précis. Elle pourrait y parvenir en faisant appel à sa mémoire et en procédant à un rapide calcul, mais sa sidération est trop grande. Au moment où elle l'a reconnu, quelque chose s'est brisé en elle qui ne se réparera pas.

Elle attend. Vingt minutes, peut-être plus. Elle reste figée sur son transat, feignant de prendre le soleil, les yeux dissimulés derrière une paire de lunettes noires mais toujours braqués sur l'homme. Un employé de l'hôtel passe parmi les clients pour leur proposer des boissons fraîches. C'est à peine si elle décline l'offre d'un signe de la tête.

L'homme se lève enfin. Sa femme, ou du moins la femme qui l'accompagne, ne bouge pas. Ils échangent quelques paroles dont elle ne connaîtra pas la teneur. Il lui pose une main sur l'épaule avant de s'éloigner d'un pas traînant, serviette sous le bras.

Elle patiente quelques secondes pour ne

pas attirer l'attention – mais qui pourrait bien être capable de saisir ce qui est en train de se jouer au bord de cette piscine ? –, puis récupère rapidement ses affaires et quitte son transat pour le suivre.

L'homme se dirige vers un bungalow à la façade rose, à l'extrémité du complexe hôtelier, derrière des palmiers aux feuilles jaunies. Numéro 36. Il met du temps à ouvrir la porte. Ses gestes sont lents. Elle demeure en retrait, sans pour autant se cacher – il est impensable pour elle qu'il puisse la remarquer. Il finit par entrer dans le bungalow. Elle reste un moment les yeux rivés sur la porte fermée. Elle n'éprouve rien. La souffrance ne trouve pas encore de faille par où s'insinuer en elle.

Enfin, elle regagne sa propre chambre dans un état second. Y reste moins de cinq minutes, le temps de prendre ce dont elle a besoin dans la petite cuisine ouverte. Ensuite, elle retourne en direction du bungalow, accomplissant le chemin comme si

aucune autre issue ne s'offrait à elle. Après la fraîcheur fugace de la chambre climatisée, la touffeur extérieure l'enveloppe de nouveau comme une seconde peau.

Arrivée devant le numéro 36, elle pose une oreille contre la porte afin de s'assurer qu'il est toujours seul, que la femme ne l'a pas rejoint. Elle frappe. Le geste est tout juste esquissé, et elle croit un instant qu'il n'a pas pu l'entendre. Mais l'homme finit par ouvrir. Il est toujours en maillot de bain, n'a pas pris la peine d'enfiler de haut. Ses traits n'expriment aucune surprise particulière.

C'est bien lui. À une distance aussi proche, elle sait qu'il n'y a plus aucune erreur possible. Elle n'a pas oublié son visage, qu'elle trouve d'ailleurs moins fatigué que son corps. Elle se dit qu'habillé il doit pouvoir encore faire illusion – c'est l'expression qui lui vient à l'esprit.

– Oui ? murmure-t-il.

– Vous me reconnaissez ?

Sa propre voix lui semble étrange, lointaine. Bien sûr, l'homme ne la reconnaît pas. Il y a néanmoins au fond de ses yeux une minuscule étincelle, qui la fait douter un instant. Un instant seulement. Il secoue la tête, ne comprenant pas à quoi rime la présence de cette femme sur le seuil de son bungalow. Il hausse les sourcils, attend de plus amples explications qui ne viendront pas.

Elle répète :

– Vous me reconnaissez ?

– Que voulez-vous ? demande-t-il en retour, d'un air soudain agacé. Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Nina.

L'homme ne réagit toujours pas. Qu'avait-elle imaginé ? Que la simple évocation de son nom ferait naître chez lui de la panique ? Que le voile se lèverait ?

Il n'a pas encore vu l'objet qu'elle tient dans sa main. Pourtant, elle ne le dissimule pas vraiment. Elle tient le couteau parallèlement à sa cuisse droite, collé contre son